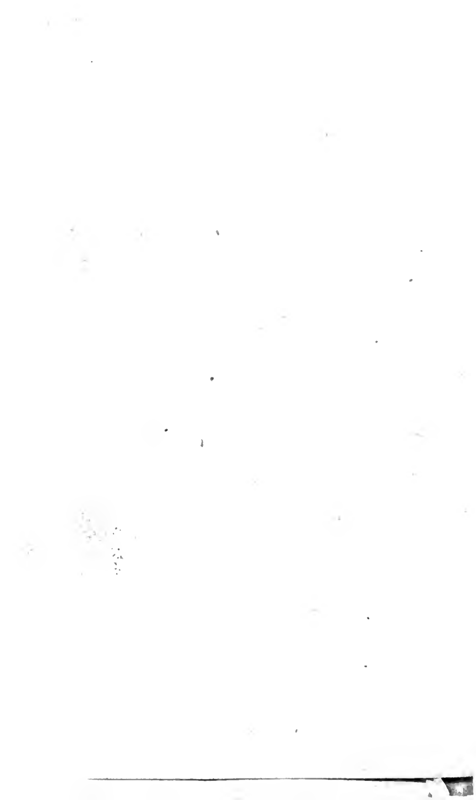
# LA FILLE DE VOLTAIRE.



LA

# FILLE DE VOLTAIRE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

MM. S. BARRAGUEY ET J. A. DE ROSTAN

Représentée pour la première fois sur le théâtre impérial
de l'Odéon, le 8 octobre 1859.






PARIS
J. BARBRÉ, LIBRAIRE-EDITEUR
12, BOULEVARD SAINT-MARTIN.

—

1859



Le bienveillant accueil que le public a fait à notre œuvre, malgré les nombreuses mutilations qu'elle a dû subir, nous engage à donner à chacun la part qui lui revient dans le succès.

Nous remercions donc M. de La Rounat de ses bons conseils;

M. Pierron des soins minutieux qu'il a donnés à la mise en scène;

Et tous les artistes de la chaleureuse sympathie avec laquelle ils ont rempli leurs rôles.

De sincères applaudissements ont, de nouveau, sanctionné leur talent et récompensé leur zèle.

S. Barraguey. — J. A. de Rostan.

16 octobre 1859.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

| | |
|---|---|
| VOLTAIRE (premier rôle, 75 ans)..... | MM. Rey. |
| LE MARQUIS DE VILLETTE (jeune premier, 28 ans).................. | Ariste. |
| FORTUNE, valet du marquis (premier comique)........................ | Roger. |
| MADEMOISELLE DE VARICOURT, fille adoptive de Voltaire (ingénue, 18 ans) | Mlles Debonne. |
| MADAME DENIS, nièce de Voltaire (caractère, 50 ans).................. | Beuzeville. |
| LAFLEUR, intendant de Voltaire...... | M. Fréville. |

*S'adresser pour la mise en scène détaillée à* M. POULET, *à l'Odéon.*

# LA FILLE DE VOLTAIRE

---

La scène a lieu dans un salon du château de Ferney en 17... Porte au fond, porte à gauche; fenêtre et porte donnant sur le jardin, à droite; vers le deuxième plan, à gauche, un canapé; petite table près du canapé, etc.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### LAFLEUR, LE MARQUIS, FORTUNÉ*.

LAFLEUR, *lisant la suscription de plusieurs lettres qu'il dépose sur la table.*

« Au château de Ferney, pour monsieur de Voltaire. »
En voilà des papiers !... Il pourra se distraire;
Quand je dis se distraire...

LE MARQUIS, *entrant par la porte du fond suivi de Fortuné.*

Holà! maître valet.

LAFLEUR.

Pour vous servir, monsieur; vous voulez, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Au seigneur de Ferney présenter mon hommage.

LAFLEUR, *à part.*

Ça m'a l'air d'un oiseau d'agréable plumage.
(*Haut.*)
Qui faut-il annoncer?

* Le marquis, Lafleur, Fortuné.

LE MARQUIS.

Un voyageur français,
Le marquis de Villette; allons, va, tu le sais.

FORTUNÉ, *arrêtant Lafleur.*

Tu peux, en même temps, m'annoncer à ton maître.

LAFLEUR, *le toisant du regard.*

Vit-on pareille audace? il ose se permettre...
Monsieur ne reçoit pas gens de votre acabit.

FORTUNÉ.

Qu'est-ce à dire, maraud? tu juges par l'habit?
Je suis poëte errant, et défends qu'on me glose.

LAFLEUR, *avec dédain.*

N'aurait-il pas mieux fait de rester bouche close?
(*Il sort par la porte de gauche.*)

## SCÈNE II.

LE MARQUIS, FORTUNÉ.

LE MARQUIS.

Voilà tout ton esprit? c'est un joli début!
Avec de tels valets, on va tout droit au but...
Imbécile! tu fais une fière besogne!
Pardieu! c'est merveilleux pour un fils de Gascogne.

FORTUNÉ.

Je connais mon métier de négociateur,
Et vous applaudirez le grand triomphateur!

LE MARQUIS.

Ma foi, si tu dis vrai, je me réconcilie,
Et je veux oublier ta récente folie.
Songe, que si tu peux, secondant mes plaisirs,
Préparer tout d'avance au gré de mes désirs,
Ton sort est assuré.

FORTUNÉ.

Comptez sur ma prudence.
(*A part.*)
Pour le coup, je saurai châtier l'impudence

De ce méchant valet.

LE MARQUIS.

Songe bien que ce soir,
Je veux réaliser mon plus ardent espoir...

FORTUNÉ.

Je vous suis dévoué.
(A part.)
Quand l'intérêt m'y porte.

LE MARQUIS, à la fenêtre.

Il me faut à tout prix la clef de cette porte.

FORTUNÉ.

Vous l'aurez.
(Apercevant Lafleur.)
Mais voici notre homme de retour.

LE MARQUIS, bas.

Tâche de nous jouer habilement ton tour.

## SCÈNE III.

* LES MÊMES, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, dans un instant, en ce lieu va se rendre.

FORTUNÉ.

Tu n'as pas oublié? Je puis aussi l'attendre?

LAFLEUR, avec dédain.

Avez-vous jamais vu faire tant d'embarras?

LE MARQUIS.

Allons, soyez amis.

FORTUNÉ.

Et donnons-nous le bras.
(Il prend le bras de Lafleur et l'entraîne vers le fond à droite.)

LE MARQUIS, descendant.

Le sort en est jeté... me voici dans la place;
Pour réussir, ayons encore un peu d'audace.

* Lafleur, Fortuné, le marquis.

Près de l'ange charmant que poursuit sans succès
Mon ardeur amoureuse, il faut trouver accès.
Pour cela je dois voir cet homme qu'on encense
D'un bout du monde à l'autre et de qui la science
Brille sur l'univers comme un phare éclatant.
Oui, cherchons à gagner son cœur en le flattant;
Car je connais son faible.

LAFLEUR, *offrant une prise à Fortuné.*

Accepte, je te prie.

FORTUNÉ, *au marquis.*

C'est un gai compagnon, je vous le certifie.

LAFLEUR.

Les courts moments d'humeur déjà sont oubliés.

LE MARQUIS.

J'ai plaisir à vous voir bien réconciliés.

LAFLEUR.

Pour être bons amis il ne faut que s'entendre.

FORTUNÉ.

A plus heureux accord on ne saurait prétendre.

LE MARQUIS, *à Lafleur.*

Comment passe son temps le seigneur de ces lieux?

LAFLEUR.

Monsieur, si vous saviez quel homme précieux!
Depuis qu'il est ici, ma foi c'est un prodige;
Tout a changé d'aspect comme par un prestige.
De ce que vous verrez vous serez étonné;
Car, déjà ce hameau, jadis abandonné,
Contient théâtre, hospice, école, promenades,
Enfin que sais-je, moi? jusques à des cascades.

LE MARQUIS, *à part.*

Le drôle à discourir me paraît fort dispos;
Tâchons de profiter de ses moindres propos.
(*Haut, regardant par la fenêtre.*)
Le pays, en effet, est d'un aspect magique,
Ce palais est très-beau, ce parc est magnifique.
(*Avec intention, remontant à la croisée.*)
Où conduit ce sentier?

LAFLEUR.

Près du lac, monseigneur.
C'est par là que mon maître échappe au visiteur
Qui ne peut décliner un titre de noblesse.

FORTUNÉ.

De fuir les roturiers il a donc la faiblesse?
Je croyais, au contraire...

LAFLEUR.

Il les aime... de loin...
Et de les éconduire il m'a remis le soin.

FORTUNÉ.

Ah! je vois maintenant!... l'homme de confiance?. .

LAFLEUR.

Et qui n'a jamais eu rien sur la conscience.
Aussi mon maître a-t-il, à son vieil intendant,
Remis toutes ses clefs...

FORTUNÉ.

Quel honneur!
(Bas au marquis.)
L'imprudent!
Je ne le quitte plus...

LE MARQUIS (bas à Fortuné).

Tâche de le surprendre.
Il faut la clef du parc, dusses-tu la lui prendre.

FORTUNÉ (haut).

Monseigneur, nous sortons.
(Bas au marquis.)
Tout ira pour le mieux *.
(A Lafleur.)
N'as-tu pas par là-bas un flacon de vin vieux?
Ça réveille l'esprit endormi dans la tête.

LAFLEUR.

Viens, viens, nous chercherons.

LE MARQUIS, leur donnant une bourse.

Tenez, soyez en fête.
(Ils sortent par le fond, bras dessus, bras dessous.)

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, seul.

Ce soir, elle est à moi! je saurai l'entraîner...
Il ne faut qu'un effort pour la déterminer...
Quel bonheur! si je puis dénicher la colombe...
Morbleu! dans mes filets il faudra qu'elle tombe...
Pourtant, au fond du cœur, je ne sais quel émoi...
Arrière la vertu! que veut-elle de moi?...
Je l'ai dit, je le veux, il faut qu'elle soit mienne;
N'importe le moyen, pourvu que je l'obtienne.

## SCÈNE V.

* Le même, VOLTAIRE.

VOLTAIRE.

Eh! bonjour, cher marquis, soyez le bienvenu;
A votre nom d'abord je me suis souvenu
Que je fus grand ami du marquis de Villette.
Vous daignez m'excuser de mon peu de toilette?

LE MARQUIS.

Des soins plus élevés réclament vos moments.
Un grand homme ne peut à de vains ornements
Consacrer les loisirs que nous trouvons commode
De perdre chaque jour à courtiser la mode.

VOLTAIRE.

C'est qu'en effet ici le temps est précieux.

LE MARQUIS.

Vous avez su pour tous le rendre fructueux.
Je viens de parcourir l'oasis enchantée
Qu'on dirait tout exprès en ces lieux transportée.
Par votre seul vouloir Ferney s'est transformé,
Et tout dit assez haut que vous êtes aimé.

VOLTAIRE.

Marquis, vous me flattez... Vous arrivez de France?

* Voltaire, le marquis.

LE MARQUIS.

Conduit ici, monsieur, par la seule espérance
De voir dans son château le noble fugitif
Que poursuit des Français le regret trop tardif.
Heureusement pour eux que son puissant génie
Leur porte encor de loin sa lumière infinie.

VOLTAIRE.

Marquis, vous possédez au suprême degré
Le talent de ravir les cœurs à votre gré.
Oui, je pense toujours à ma France si belle;
A son doux souvenir je ne suis point rebelle ;
Je travaille sans cesse et redouble d'ardeur,
Pour augmenter encor sa gloire et sa grandeur...

LE MARQUIS.

Et sans doute, bientôt, quelque sublime ouvrage,
De vos sots ennemis va redoubler la rage?

VOLTAIRE.

Que m'importe leur haine? aujourd'hui, par ma main,
Jeté dans le sillon a germé le bon grain,
Et mon œuvre, marquis, restera tout entière
Dans l'ombre du passé projetant sa lumière.
Je vois avec orgueil que déjà mes leçons
Font prévoir aux esprits d'abondantes moissons.
La raison, je le sens, dans sa marche incessante,
Atteindra des hauteurs d'où sa voix menaçante
Flétrira les abus des puissants d'autrefois,
Et soumettra le monde à de plus justes lois;
Je vois dans le lointain, je vois le flot qui monte,
Soulevé par le Dieu qui le guide et le dompte,
Pour venir nivelēr sur l'Océan humain
Les hommes d'aujourd'hui, les hommes de demain.
Le ciel de l'avenir à mes yeux se colore,
Je vois à l'horizon comme un beau jour éclore,
Je le vois resplendir sous l'éternel niveau
Symbole éblouissant d'un monde tout nouveau...
Mais j'y pense, marquis... vous venez à merveille,

LE MARQUIS.

Je suis heureux, monsieur, d'une chance pareille;
Au gré de vos désirs je puis me dévouer.

VOLTAIRE.

Il ne s'agit ici que de vouloir jouer
Le rôle d'amoureux dans une tragédie.

LE MARQUIS.

Je suis prêt pour le drame ou pour la comédie.

VOLTAIRE.

Alors c'est décidé : nous jouons dans huit jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Pour seconder mes plans tout vient à mon secours.

VOLTAIRE, *apercevant madame Denis et mademoiselle de Varicourt qui entrent par la droite* *.

Voilà ma fille.

M^lle DE VARICOURT, *à part.*

O ciel!

## SCENE VI.

LES MÊMES, M^me DENIS, M^lle DE VARICOURT.

VOLTAIRE, *présentant le marquis.*

Le marquis de Villette...
A rester parmi nous quelques jours il se prête.

M^lle DE VARICOURT, *à part.*

Quel est donc son projet?... peut-il se souvenir?
Vient-il de son amour encor m'entretenir?

LE MARQUIS, *à madame Denis.*

Madame, à votre grâce, on reconnaît sans peine
Que vous êtes ici la noble châtelaine,
Qui du sage exilé console les vieux jours.

VOLTAIRE.

C'est ma nièce, en effet,
(*Bas au marquis*).
Vous me flattez toujours.

* Voltaire, le marquis, M^me Denis, M^lle de Varicourt.

LE MARQUIS, désignant mademoiselle de Varicourt.

On reconnait aussi dans ce charmant visage,
Le bel ange gardien qui sourit à votre âge.

VOLTAIRE.

Oui, ma fille adoptive.

LE MARQUIS, à Voltaire.

Oh! vous avez vraiment
Deux trésors près de vous.

M^me DENIS, à Voltaire.

(au marquis.) Je le trouve charmant!...
Trop aimable, marquis... votre galanterie
Pourrait bien exciter notre coquetterie.
Prenez garde, monsieur! deux femmes contre vous...

LE MARQUIS.

La défaite, en tous cas, serait un mal bien doux.
(Il jette un regard expressif à mademoiselle de Varicourt qui baisse les yeux. Bas.)
Je vous suis inconnu. (Haut.) Dois-je, mademoiselle,
Parmi mes ennemis remarquer votre zèle?

M^lle DE VARICOURT, souriant.

Un ennemi prudent ne se livre jamais;
Permettez donc, monsieur...

LE MARQUIS.

Oh! je vois désormais
Que je ne puis avoir personne dans la place;
Par prudence, il me faut vous demander ma grâce.

VOLTAIRE.

Je suis de votre avis.

LE MARQUIS, à madame Denis.

Vous me faites la loi.

M^me DENIS.

Nous serons sans danger, cher marquis, dans l'emploi
Des moyens de combat.

LE MARQUIS.

Cet aveu me rassure,
Mais déjà votre esprit m'a fait une blessure.

M^me^ DENIS.

Comment avez-vous pu quitter ce beau Paris,
Ce séjour enchanteur dont le cœur reste épris,
Malgré l'éloignement et les longues années?
Hélas! qui me rendra les heures fortunées
Que nous passions jadis dans ses salons charmants!
Ne regrettez-vous pas tous ses enchantements?

LE MARQUIS.

J'ai pu les regretter, souvent, dans mon voyage,
Mais pourrais-je, à présent, en avoir le courage?

VOLTAIRE.

Pourquoi les regretter? Paris n'est à mes yeux
Qu'un séjour sans attrait, un séjour ennuyeux,
Moderne Babylone où chacun se déchire,
En s'abordant toujours avec un faux sourire.

M^me^ DENIS.

Pourvu que vous soyez parmi vos paysans,
Que vous fait tout le reste? Ah! quand viennent les ans...

VOLTAIRE.

Comme vous, aujourd'hui, l'on a mille caprices.
Tiens, si nous comparions nos états de services...
Nous compterions alors le nombre des étés,
Qui sur tous vos appas se sont précipités...
Ah! quand viennent les ans!

M^lle^ DE VARICOURT, *à Voltaire, avec reproche.*

Ah!

M^me^ DENIS, *bas.*

Langue de vipère!

M^lle^ DE VARICOURT.

Vous êtes un méchant, et c'est très mal, mon père,
Moi, je vais me fâcher, je vous en avertis.

VOLTAIRE, *souriant.*

Tu mets à la raison mes esprits pervertis.

M^lle^ DE VARICOURT.

Eh! bien soyez meilleur.

LE MARQUIS, à part.

Comme sa voix caresse!
Tout en elle ravit.

M^me DENIS. à part.

La colère m'oppresse.

VOLTAIRE.

Oui, ma nièce, j'ai tort; voyons, plus de courroux.
Un ange de pardon habite parmi nous.

LE MARQUIS.

C'est charmant!

M^me DENIS.

C'est cruel!

VOLTAIRE, les embrassant.

Quel tableau de famille!
Embrassons-nous, ma nièce, embrassons-nous, ma fille.
A propos: le Marquis fera notre amoureux,
Que dites-vous du choix?

M^me DENIS.

Il est des plus heureux.
(au Marquis.)
Vous acceptez?

M^lle DE VARICOURT.

Vraiment?

LE MARQUIS.

Parmi vous je m'enrôle,
Et je veux, dès ce soir, vous répéter mon rôle.
Ma foi, jamais acteur, épris de son métier,
N'aura mis à l'apprendre un zèle plus entier.

M^me DENIS.

Nous devons exprimer notre reconnaissance
A monsieur le marquis pour tant de complaisance.
A Ferney, le théâtre est un des grands plaisirs
Consolant de l'exil et charmant nos loisirs.

LE MARQUIS.

Sans peine on le comprend, car monsieur de Voltaire
Est le charmeur.

VOLTAIRE.

Marquis, voulez-vous bien vous taire !
Après tout, c'est ainsi que le méchant hibou
Cherche à rendre moins noirs sa retraite et son trou.

LE MARQUIS.

Vous recevez pourtant dans votre solitude
Bien des marques d'amour et de sollicitude?

VOLTAIRE.

Quelquefois, je l'avoue, il m'est bien doux encor
De voir venir à moi le généreux essor
De cœurs vraiment amis et d'âmes sympathiques.
Mais aussi, bien souvent, de trop dures critiques
Viennent me rappeler un cruel souvenir ;
Alors mon cœur froissé ne peut se contenir.
Desfontaines, Trublet, Maupertuis, la Beaumelle,
Et Nonnotte et Fréron et toute leur sequelle
En tous lieux ont lancé l'injure contre moi.

LE MARQUIS, *avec flatterie.*

Ce sont d'ingrats vassaux criant contre leur roi.

VOLTAIRE.

Mais, à propos de roi, tenez, lisez la lettre
Que Frédéric de Prusse, hier, m'a fait remettre.

LE MARQUIS, *ayant lu.*

Mais le grand Frédéric professe hautement
Pour vous un admirable et vif attachement.

VOLTAIRE, *avec amertume.*

Ils ont pourtant tout fait pour m'ôter son estime;
Mais ils n'ont pu creuser entre nous cet abîme.

LE MARQUIS.

Parfois ne fut-il pas trop ingrat envers vous?

VOLTAIRE.

En me calomniant on armait son courroux ;
Aussi l'on entendit ce philosophe étrange
Dire à propos de moi : « Lorsque j'ai d'une orange
« Exprimé tout le suc, je la rejette au loin. »

Mme DENIS.

De le bien ménager vous ne prîtes pas soin,
Il s'est vengé. Pourquoi votre bouche indiscrète
Publiait-elle aussi que ce grand roi poëte
Ne faisait pas toujours lui-même tous ses vers?

VOLTAIRE.

C'était vrai.

Mme DENIS.

Devant lui vous flattiez ses travers;
Vous deviez les cacher... être plus charitable :
La charité n'est pas votre vertu notable!

VOLTAIRE, *vivement.*

Je ne saurai jamais déguiser mon dédain
Pour les mauvais rimeurs et... Venez au jardin.
(*Au Marquis.*)
Venez-vous?

(*Ils sortent, dans le jardin.*)

LE MARQUIS, *un peu embarrassé.*

(*Voyant paraître Fortuné, bas.*)
Je vous suis. Eh! bien, fais-tu merveille?

FORTUNÉ, *bas.*

Tout va bien, je conduis Cerbère par l'oreille.
(*Lafleur rentre en chancelant.*)

## SCÈNE VII.

### FORTUNÉ, LAFLEUR.

LAFLEUR, *balbutiant.*

Puisque je te le dis, c'est un emploi vacant...
Morbleu! tu me prendrais bientôt pour un croquant.
Reposons-nous ici.
(*Il s'assied dans le canapé*).

FORTUNÉ.

Mais ne crains-tu personne?

LAFLEUR.

Non, non, nous entendrons si mon maître me sonne.
Jouons donc aux messieurs, ça nous réjouira.

FORTUNÉ.

Ecoute et réponds-moi.

LAFLEUR.

Monsieur, on essaiera.

FORTUNÉ.

Je voudrais bien savoir si monsieur de Voltaire
Se promène, le soir, dans son parc solitaire.

LAFLEUR.

Je l'ignore, monsieur.

FORTUNÉ.

Je voudrais le savoir.

LAFLEUR.

Les aveugles aussi désireraient bien voir.

FORTUNÉ.

C'est, ma foi, bien joué, mon cher.

LAFLEUR.

Sans aucun doute,
Il est plus malaisé de prendre une redoute.

FORTUNÉ.

Aux airs de grands seigneurs on se fait promptement ;
La différence n'est que dans le vêtement.

LAFLEUR, de plus en plus grisé.

Quand les chats sont partis, les souris sont en danse.

FORTUNÉ.

Moi, je ne sais pas trop si j'irais en cadence.

LAFLEUR.

Mordieu ! dans ce salon je me trouve fort bien.

FORTUNÉ.

Sans le maudit hasard qui m'a ravi mon bien,
Dire que j'aurais pu posséder des domaines,
(Se drapant.)
Où j'aurais étalé mes grâces souveraines !

LAFLEUR, tout ébahi, se lève.

Comment ça ?

FORTUNÉ, avec un accent comique.

De chagrin mon cœur est abreuvé ;
Vois-tu, quoique je sois un pauvre enfant trouvé,
Je suis sûr que ma mère était une comtesse,
Et mon père, encor mieux, une Royale Altesse.
(A part.)
Il est tout ébloui.

LAFLEUR.

Vrai, c'est intéressant.
Mais comment te sais-tu d'un si généreux sang ?

FORTUNÉ.

Mon instinct me le dit ; j'adore l'opulence,
Et, comme les seigneurs, j'aime la nonchalance.
(Il s'assied.)

LAFLEUR.

Mais, d'après ces calculs, cent mille, comme toi,
Pourraient se dire issus de la côte d'un roi.

FORTUNÉ.

Ecoute encor ceci ; j'aime les aventures,
Et malgré les galons qui couvrent mes coutures,
Dans les combats galants, en tous lieux redouté,
J'ai réussi toujours auprès d'une beauté.

LAFLEUR.

Comme toi, dans mon temps, je faisais des victimes !

FORTUNÉ se lève.

Je puis te dire, alors, tous mes secrets intimes :
Apprends donc que ce soir j'ai donné rendez-vous
Au plus charmant objet... mais chut ! chut ! taisons-nous !

LAFLEUR.

Avec moi que crains-tu ? Va, tu peux tout me dire.

FORTUNÉ, allant vers le jardin.

Vois-tu cette porte ?

LAFLEUR.

Oui.

FORTUNÉ.

L'objet auquel j'aspire
A huit heures sonnant doit y venir frapper.
Si je ne vais ouvrir, il pourra m'échapper ;
Donne-moi donc la clef, tu me rendras service...

(Il désigne le trousseau de clefs que Lafleur porte.)

LAFLEUR, indigné, puis se radoucissant.

La clef !... Pour une fois flattons un peu le vice...

FORTUNÉ, triomphant, à part.

Je l'ai !

(Haut.)

Facilement nous nous sommes compris,

(Serrant la main de Lafleur.)

Et d'un pareil bienfait je ne suis point surpris.

LAFLEUR.

Lorsque tu rentreras, tu me diras l'affaire ?

FORTUNÉ.

Oh ! tu peux y compter.

(A part en ricanant.)

Attends-moi, vieux corsaire !

(A ce moment mademoiselle de Varicourt entre par la porte de droite.)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^lle DE VARICOURT.

LAFLEUR, poussant du coude Fortuné.

Ferme sur nos deux pieds ! mon cher ! attention !
Voici le vrai moment pour ta pétition.

(Il sort à gauche.)

FORTUNÉ, se jetant aux pieds de mademoiselle de Varicourt.

Madame, connaissant la bonté de votre âme
Je me jette à vos pieds et de vous me réclame
Pour obtenir l'emploi de gardien du château.
Vous réaliserez mon rêve le plus beau.
On peut compter sur moi.

M^lle DE VARICOURT.

N'es-tu pas au service
De monsieur le marquis ?

FORTUNÉ.

Hélas ! c'est mon supplice,
Mon sort auprès de lui ne se peut endurer.

M^lle DE VARICOURT.

Tu m'étonnes.

FORTUNÉ.

Pourtant, j'ose vous l'assurer.
Mon maître est amoureux et l'amour rend injuste;
Oui, vraiment, c'est pitié comme il me tarabuste,
Et depuis quelque temps c'est moi qui dois payer
Tous les soins dont l'amour n'a pu le défrayer.
Ah ! si le diable un jour doit me faire connaître
Celle qui sut ainsi me déranger mon maître,
Je lui dirais, pardieu ! deux mots à ma façon,
Et j'espère qu'enfin...

M^lle DE VARICOURT.

Mais, mon pauvre garçon,
Crois-tu donc que ton sort dépende de la femme
Pour laquelle il ressent une amoureuse flamme ?

FORTUNÉ.

Pour cela j'en suis sûr. Croyez que ses rigueurs
Le plongent quelquefois dans d'étranges langueurs.
C'est alors que la nuit, il l'appelle, il l'implore,
La priant d'apaiser le feu qui le dévore;
Puis, quand vient le matin et que la vérité
Lui montre son malheur dans sa réalité,
Il est comme un démon aspergé d'eau bénite ;
Il bouleverse tout, il tempête, il s'irrite,
Et, comme je suis seul témoin de sa douleur,
Il fait tomber sur moi le trop plein de son cœur.
Je ne veux plus servir désormais, je le jure,
Un amant furieux qui venge son injure
Sur mon dos! brr... là, là ! Je m'en ressens encor...
Si ça dure longtemps, je suis un homme mort.

M^lle DE VARICOURT.

Mon ami, je te plains.

FORTUNÉ.

Ah! plaignez-moi, madame,
Déjà tous les malheurs ont fondu sur mon âme;
Et par un trait moqueur le destin m'a donné
Le plus menteur des noms... le nom de Fortuné!...

M^lle DE VARICOURT.

Vraiment? c'est trop cruel!

FORTUNÉ.

Sauvez-moi, je vous prie;
Je suis las, cent fois las d'une si triste vie.
Je veux changer d'état.

M^lle DE VARICOURT.

Je parlerai de toi
Dès aujourd'hui.

FORTUNÉ.

Merci! vous pouvez tout pour moi.
(Il s'éloigne par le fond.)

## SCÈNE IX.

M^lle DE VARICOURT, *seule.*

M^lle DE VARICOURT.

Il m'aime, j'en suis sûre, et j'en trouve la preuve
Dans le sort du valet qu'il met à cette épreuve.
Avons-nous le bonheur, nous le voulons pour tous;
Sommes-nous malheureux? tout l'est autour de nous.
Hélas! jamais ma voix pour calmer sa souffrance
Ne paya ses transports d'un seul mot d'espérance.
Pourtant, je l'aime aussi. Je ne sais quel pouvoir
Vers lui m'attire... non, je ne veux plus le voir...
Ou bien, je dirai tout à mon père, à ma mère...
Ils sont si bons pour moi, je ne dois rien leur taire.
Mon Dieu! secourez-moi dans ces tristes moments;
Arrachez de mon cœur l'objet de mes tourments,
Malgré moi, je le sens, il m'attire, il m'entraîne.

## SCÈNE X.

### Mlle DE VARICOURT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, qui est entré aux dernières paroles de mademoiselle de Varicourt.

Je viens vous implorer, car vous êtes ma reine.

Mlle DE VARICOURT, troublée.

Monsieur, retirez-vous... si quelqu'un en ces lieux
Nous voyait...

LE MARQUIS.

Près de vous je me sens oublieux
De tout ce qui pourrait me priver de la vue
De celle que j'adore et dont mon âme émue
Porte toujours en soi le charmant souvenir.
Rien ne pourra jamais loin de moi le bannir.
Ah! combien j'ai passé de nuits dans l'insomnie,
Invoquant votre amour ainsi qu'un bon génie!
A d'éternels tourments m'avez-vous condamné?
Dois-je maudire enfin le jour où je suis né?
Lorsque depuis trois mois je marche sur vos traces,
Vous jetant mes soupirs, enivré de vos grâces,
Lorsqu'il n'est pas un jour, que dis-je, un seul instant
Où mon cœur subjugué, d'ivresse palpitant,
Ne vous offre sa vie avec son pur hommage;
Quand je vois du bonheur en vous la douce image
Ne trouverez-vous pas pour calmer ma douleur
Un mot qui me promette un avenir meilleur?

Mlle DE VARICOURT.

Monsieur, laissez-moi seule... oh! je vous en supplie!

LE MARQUIS.

Non, vous voulez en vain qu'en ce moment j'oublie
Le trésor enchanteur que j'ai devant mes yeux,
Votre voix qui pourrait chanter l'hymne des cieux
Et votre doux regard qui verse dans mon âme
Des flots de volupté sous lesquels je m'enflamme.
Non, non, tentez plutôt de renfermer la mer
Dans le creux de la main et d'éteindre l'enfer
Avec la goutte d'eau qui tremble sur la rose.

M^lle DE VARICOURT.

La porte du bonheur est souvent porte close,
Et l'amour est parfois le chemin de la mort.

LE MARQUIS.

Croyez que je saurai vous faire un plus doux sort.
Ah! lisez dans mon cœur pour chasser vos alarmes!

M^lle DE VARICOURT.

On m'a dit que l'amour nous coûte bien des larmes...

LE MARQUIS.

Quoi, vous me repoussez... ah! vous ne m'aimez pas...
Je ne puis désormais que songer au trépas... (Il s'éloigne.)

M^lle DE VARICOURT, effrayée.

Que dites-vous?... Marquis!...

LE MARQUIS, s'approchant.

Votre tête s'incline...
Vous cherchez à cacher des pleurs... Ah! je devine
Ce qui fait votre effroi; vous pensez aux tourments
Que peuvent nous causer de doux engagements.
Vous avez cru sans doute, et vous croyez encore
Que l'amour est un feu qui consume et dévore,
Qu'il profane le cœur, qu'il nous rend malheureux.
Oh! ne le croyez plus; c'est un présent des cieux.
Ne les croyez jamais ces matrones rigides,
Qui, ne parvenant point à nous cacher leurs rides,
Et ne sentant rien battre en leurs cœurs desséchés,
Mettent le saint amour au nombre des péchés.
L'amour est le foyer d'où naissent toutes flammes,
C'est le rêve de tous, l'espoir des jeunes âmes;
C'est l'étoile qui brille au milieu des brouillards,
Le joyeux souvenir qui sourit aux vieillards.
C'est lui qui du poëte allume le génie,
Qui donne aux fleurs l'éclat, aux notes l'harmonie,
Aux hommes le courage, aux femmes la beauté,
Et conduit le héros à l'immortalité.
Non, non, l'amour n'est point une folle chimère,
Pour nous c'est le seul bien qui n'est pas éphemère,
Car il survit à tout dans ce monde trompeur.
Ah! répondez, l'amour vous fait-il encor peur?

Mlle DE VARICOURT.

Je vous aime !

LE MARQUIS.

Ce mot pour jamais vous engage;
Il faut qu'à mon amour vous accordiez un gage.

Mlle DE VARICOURT, avec simplicité.

Que me demandez-vous?...

LE MARQUIS, avec chaleur.

A huit heures, ce soir,
Vous viendrez dans le parc ?

Mlle DE VARICOURT, effrayée.

N'en ayez pas l'espoir.

LE MARQUIS.

Si votre voix alors ne se fait pas entendre,
Eh ! bien tout sera dit!... j'aurai cessé d'attendre.
(Il va pour sortir.)

Mlle DE VARICOURT.

Ah ! c'est trop m'éprouver!

LE MARQUIS.

Je ne me plaindrai pas...
Vous le voulez...

Mlle DE VARICOURT, à part.

Mon Dieu ! veillez sur tous ses pas...

LE MARQUIS, revenant.

Vous me laissez partir ?... (silence, puis avec explosion.)
Puisqu'il faut que je meure,
Du moins je vous verrai jusqu'à ma dernière heure.
(Il prend un pistolet dont il fait jouer la batterie.)

Mlle DE VARICOURT, s'élançant vers lui, et dans son trouble laissant tomber son bouquet.

Arrêtez !

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAFLEUR, au marquis.

Monsieur.

Mlle DE VARICOURT.

Ah!

LE MARQUIS, lui rendant le bouquet.

Fleurs et femmes sont sœurs;
Elles donnent pourtant d'inégales douceurs.
(A Lafleur.)
Eh bien! que me veut-on?

Mlle DE VARICOURT, à part.

Quelle étonnante adresse!

LAFLEUR, au marquis.

On veut vous consulter sur un jeu de tendresse.

LE MARQUIS.

Ah! vraiment?

LAFLEUR.

Et mon maître est pressé de vous voir.

LE MARQUIS, à mademoiselle de Varicourt en la saluant.

Je vous quitte... Madame... à huit heures ce soir!..
(Il sort par la porte du jardin; Lafleur le suit.)

## SCÈNE XII.

Mlle DE VARICOURT, seule.

Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi, ma mère!
Pour garder mon secret comment fallait-il faire?
Il priait, il souffrait... il était amoureux...
Pouvais-je sans pitié le voir si malheureux?

## SCÈNE XIII.

Mlle DE VARICOURT, Mme DENIS, arrivant du fond.

Mme DENIS.

Qu'as-tu donc, mon enfant, tu me parais tremblante.

Mlle DE VARICOURT.

Le bonheur de vous voir me trouble et me contente.

Mme DENIS.

As-tu vu le marquis? quel esprit enchanteur!
Quels aimables discours et quel ton séducteur!
Croirais-tu qu'il m'a dit d'admirables paroles,
Douces comme les sons des douces barcarolles?

Mlle DE VARICOURT, à part.

Où veut-elle en venir? aurait-il devoilé
Un secret qu'à moi-même il n'a pas révélé?

Mme DENIS.

Ma chère, il est pétri de miel et d'ambroisie,
Il m'a dit d'une voix pleine de poésie:
« Les femmes comme vous ne vieillissent jamais. »
Et quand de cheveux blancs contre lui je m'armais,
« La neige, a-t-il repris, couronnant les montagnes
N'ôte pas la verdure aux riantes campagnes. »
Oh! l'on ne peut trouver plus d'esprit d'à propos.
Si j'étais jeune, hélas! j'en perdrais le repos.

Mlle DE VARICOURT, à part.

Je l'ai déjà perdu.

Mme DENIS.

Je voudrais voir ta vie
Aux soins d'un tel époux pour jamais asservie.

Mlle DE VARICOURT.

Quoi! vous approuveriez le penchant qui vers moi
Pourrait guider ses pas?

Mme DENIS.

Chère belle, pourquoi
Devrais-je le blâmer? n'a-t-il pas dans son âme
Toutes les qualités qui charment une femme?
Il a de la fortune, et ce qui ne nuit pas,
La beauté qui pour nous a bien quelques appas;
Puis il est jeune et noble.

Mlle DE VARICOURT.

On vous dirait chargée
De me faire approuver une cause jugée.

M^me DENIS.

Ne l'aurais-tu pas vu quelque part en secret?
Avec moi sur ce point il fut toujours discret.

M^lle DE VARICOURT.

Cet été, près du lac, plusieurs fois il m'a vue.

M^me DENIS.

T'a-t-il parlé d'amour?

M^lle DE VARICOURT.

Pourquoi serais-je émue?

M^me DENIS, *assise.*

Écoute les conseils que je vais te donner :
Jamais fille en amour ne doit s'abandonner
Jusqu'à dire à l'amant : C'est vous que mon cœur aime.
Se laisser deviner à temps est l'art suprême
De soumettre à son gré l'homme le plus adroit.
Tâchez bien que jamais sur vous il n'ait un droit.
Dès que la bouche a dit ce que le cœur soupire,
La femme a bien souvent perdu tout son empire.

M^lle DE VARICOURT.

Quand on aime vraiment, on ne peut commander
Aux mouvements du cœur qui se sent déborder.

M^me DENIS.

C'est un tort; on devrait commander, au contraire
Jusques à ses regards sans se laisser distraire,
Ni par les mots flatteurs que vous dit un amant,
Ni par le soin qu'il met à vous prendre un serment.
L'homme est un composé des deux plus grands extrêmes
Qui se touchent parfois dans les moments suprêmes;
Il est en même temps persuasif et doux
Autant qu'impétueux et facile au courroux.
Celle-là le tient bien qui n'a pas de faiblesse.
En lui tout refusant on le conduit en laisse;
Mais dès qu'on lui permet la moindre privauté,
Il devient un tyran justement redouté.

M^lle DE VARICOURT.

Ecoutez-moi, ma mère, en ce moment suprême,
Je dois vous confier que mon pauvre cœur aime
Celui que vous trouvez si charmant.

Mme DENIS, se levant.

Que dis-tu?

Mlle DE VARICOURT, avec angoisse.

Oh! longtemps, bien longtemps, mère, j'ai combattu....
Vous allez tout savoir, mes craintes, mes alarmes,
Et ce qui fait déjà gonfler mon cœur de larmes!
Tout à l'heure à mes pieds le marquis suppliant
A surpris mon secret.

Mme DENIS.

Ah! c'est humiliant!

Mlle DE VARICOURT.

Quand il s'est vu bien sûr de toute ma tendresse,
S'exaltant tout à coup comme dans une ivresse,
Il m'a dit qu'il mourrait s'il ne me voyait pas
Dans le parc, à la nuit, accourir sur ses pas.

Mme DENIS.

Des amants trop heureux c'est la ruse ordinaire;
Calme-toi, le marquis n'est pas si sanguinaire
Qu'il voulait le paraître.

Mlle DE VARICOURT.

Il mourra!

Mme DENIS.

Bah! vraiment?
Cette naïveté mérite compliment.

Mlle DE VARICOURT.

Il l'a juré, ma mère!

Mme DENIS.

Ah! quand un amant jure,
Soudain, au fond du cœur, tout bas il se parjure.

Mlle DE VARICOURT.

Ne raillez pas ainsi; naguère il a voulu
Se tuer à mes yeux. Oh! c'était résolu;
Car déjà sous son doigt grinçait l'arme homicide.
Croyez-vous, maintenant, ma mère, au suicide?

Mme DENIS, avec un peu d'ironie.

C'est grave; as-tu promis d'aller le retrouver?

Mlle DE VARICOURT.

J'ai refusé.

Mme DENIS.

C'est bien, je vais le relever
De son péché d'amour.

Mlle DE VARICOURT, indiquant l'horloge.

La huitième heure approche,
N'ayons pas à nous faire un éternel reproche.

Mme DENIS.

Calme-toi, mon enfant; je vois en tout ceci
Un moyen sûr et prompt de finir ton souci.

(Elle sort dans le jardin.)

## SCÈNE XIV.

Mlle DE VARICOURT, seule.

D'un noir pressentiment mon âme est poursuivie;
Pour prix de tant d'amour dois-je exposer sa vie?

(On entend un coup de feu.)

Ah!

(Elle tombe évanouie sur le canapé.)

## SCÈNE XV.

Mlle DE VARICOURT, VOLTAIRE, et Lafleur entrant précipitamment du fond.

VOLTAIRE.

Braconnier maudit! je veux qu'il soit pendu.
Qu'on l'arrête à l'instant...

(A Lafleur)

M'avez-vous entendu?

(Lafleur sort dans le jardin.)

Vit-on jamais au monde un pareil brigandage?
Ils viennent dans mon parc faire du braconnage!
Je leur en donnerai...

(Apercevant Mlle de Varicourt.)

Mais que vois-je! grand Dieu?...
Ma fille, mon enfant qui se meurt en ce lieu...
Au secours!... au secours!... Ma fille, vois ton père...
Elle est sourde à ma voix... Ah! je me désespère.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, Mme DENIS, entrant par le jardin.

Mme DENIS, avec anxiété.

Avez-vous rencontré le marquis?

VOLTAIRE.

Non.

Mme DENIS.

Malheur!

VOLTAIRE, avec anxiété.

Qui cause à mon enfant une telle douleur?

Mme DENIS.

Vous saurez tout plus tard... enfin! elle respire...

VOLTAIRE, avec joie.

Sauvée! elle est sauvée!

Mlle DE VARICOURT, d'une voix entrecoupée.

Où suis-je? Le délire
A troublé mes esprits... il n'est pas avec nous?
Oh! ne me cachez rien...

VOLTAIRE.

Mais enfin, qu'avez-vous?

Mlle DE VARICOURT.

Vous gardez le silence?... il a cessé de vivre...
O mon Dieu! brisez-moi, que je puisse le suivre!

Mme DENIS, soutenant Mlle de Varicourt, et l'alliant doucement du côté de la porte à droite.

Il te faut du repos, ma fille. Il va venir...

VOLTAIRE, en sortant.

Ce que je vois ici, comment le définir ?
Ah! parbleu, je saurai...

(Ils sortent.)

## SCÈNE XVII.

FORTUNÉ, puis LE MARQUIS entrant du jardin.

FORTUNÉ entre du fond.

C'est incompréhensible,
J'ai réussi pourtant au-delà du possible,
Et, lorsque tout est prêt, le marquis est absent...
L'aurait-on jamais dit à le voir si pressant ?

LE MARQUIS, entrant furieux.

Ah! c'est ainsi, coquin, que tu rends des services ?

FORTUNÉ.

N'allez-vous, monsieur, m'accabler de sévices,
Quand j'ai tout fait pour vous, quand tout est préparé...
Avez-vous oublié le coup de feu tiré,
Le signal convenu? Pressez-vous; la voiture,
A la porte du parc, attend votre capture.

LE MARQUIS.

Ah! gredin! tu l'as dit! le coup de feu... c'est toi
Qui viens de le tirer?

FORTUNÉ, étonné.

Mais oui, monsieur, c'est moi.

LE MARQUIS.

Reçois mes compliments, car ton affaire est claire;
Tu vas sans nul délai recevoir ton salaire.
On cherche le coupable, et cent coups de bâton
Vont bientôt caresser ton échine, fripon!

FORTUNÉ.

Mais avant de subir ce trop charmant supplice,
Je pourrais bien lâcher le nom de mon complice...

LE MARQUIS.

Après m'avoir trahi, coquin, tu l'oserais!

FORTUNÉ.

En face du bâton, oui, monsieur, je dirais
Que c'est pour vous servir que...

LE MARQUIS.

Tu parles encore
Des services rendus, malfaisante pécore!
Tu m'as trahi, te dis-je, en vendant mon secret.

FORTUNÉ.

Après ce que j'ai fait me traiter d'indiscret !

LE MARQUIS.

Tu me le paieras cher.

FORTUNÉ.

J'avais raison de dire
Que, malgré tous mes soins, vous auriez à redire.
Je n'aurais pas pour vous dû me sacrifier,
Aussi ne viens-je pas pour me justifier.

LE MARQUIS.

Ah! cela te serait, je crois, bien difficile.

FORTUNÉ.

Je suis d'un autre avis. Oui, je fus trop docile
A toutes vos leçons. Pour servir votre amour
Je me suis surpassé. J'attendais, en retour,
Plus de justice au moins, sinon de gratitude,
Pour ce que j'ai montré d'adresse et d'aptitude
Auprès de votre belle. Ah ! pour qui, sur ma foi!
Daigne user son savoir un homme comme moi !...

LE MARQUIS.

Pardieu ! c'est pour cela qu'elle est si bien venue ?

FORTUNE.

Pourquoi m'attribuer votre déconvenue ?
Tous les ressorts par moi se trouvant mis en jeu,
J'ai donné le signal (c'était le coup de feu) ;
Vous n'aviez qu'à ravir la jeune tourterelle,
La cage par mes soins était prête pour elle.
Quand vous seul, oui, vous seul, demeurez en chemin ,
Vous venez m'accuser d'avoir mauvaise main ?

LE MARQUIS.

Sais-tu bien, malheureux, que par cette aventure,
Mes plans sont déjoués... je suis à la torture...

(En ce moment Mme Denis, entr'ouvrant la porte, reste aux écoutes.)

Elle pleure ma mort peut-être en ce moment...
Ah! je suis bien cruel de causer son tourment.

FORTUNÉ.

L'orage est dans les airs, est prudent qui l'évite:
Mon maître, croyez-moi, sauvons-nous au plus vite!

LE MARQUIS.

Moi, partir? non, jamais. Mon caprice d'un jour
Devant tant de vertu se fixe sans retour;
Oui, j'aime cette enfant avec idolâtrie.

FORTUNÉ, étonné.

Ah! notre argile humaine est drôlement pétrie!

LE MARQUIS.

Pour réparer mes torts ici je resterai.

(Mme Denis s'avance jusqu'à lui.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, Mme DENIS.

Mme DENIS, sévèrement.

Ces torts sont grands, monsieur.

LE MARQUIS.

Madame, je ferai
Tout ce qu'ordonnera votre juste colère.

Mme DENIS, toujours sévère.

Cette façon d'agir jamais ne se tolère,
C'est une trahison.

LE MARQUIS.

De grâce, dites-moi
Où je pourrai la voir et calmer son effroi?

Mme DENIS, sur le même ton.

Quand on éprouve ainsi la vertu d'une femme,
On montre peu d'amour et de noblesse d'âme.

FORTUNÉ, à part.

Ça se gâte.

(Il fait un geste et disparaît par le fond.)

LE MARQUIS.

C'est trop me punir d'une erreur.

Mme DENIS.

Si cette erreur était la cause d'un malheur?

LE MARQUIS.

Contrit et suppliant, je confesse mon crime,
Accueillez le remords que ma voix vous exprime.

Mme DENIS.

Je pardonne à l'amour, mais c'est trop de pitié.

LE MARQUIS.

Où dois-je du pardon chercher l'autre moitié?

(A ce moment paraît mademoiselle de Varicourt.)

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, Mlle DE VARICOURT, puis VOLTAIRE.

Mme DENIS, désignant Mlle de Varicourt.

Auprès d'elle, monsieur.

(A part.)

Tout va bien.

Mlle DE VARICOURT, voyant le marquis.

Je respire.

Mme DENIS à Mlle de Varicourt.

Tu vois que sans danger un tendre amant expire.

LE MARQUIS.

Pardon, et si ma main est un prix assez doux
Pour payer la vertu, prenez, elle est à vous.

Mlle DE VARICOURT, *lui tendant la main.*

Puisque ainsi vous venez me rendre l'espérance,
En songeant au passé, je bénis ma souffrance,
Le présent me sourit... Je vous ai retrouvé.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

Ma joie atteint plus haut que je n'avais rêvé.

VOLTAIRE, *entrant et souriant.*

La scène que je vois est vraiment fort jolie.

Mme DENIS.

Vous voyez la raison unie à la folie.

VOLTAIRE, *feignant de ne pas comprendre.*

Mais je ne comprends pas.

Mme DENIS.

Monsieur, désespéré
Des trop constants refus de son ange adoré,
Et, croyant en finir avec sa résistance,
A feint de mettre un terme à sa chère existence.

VOLTAIRE, *feignant de se fâcher.*

Je comprends cette fois : — ainsi le braconnier
C'était vous?... Dès ce jour vous êtes prisonnier.

LE MARQUIS.

J'accepte la prison.

Mlle DE VARICOUT.

Avec lui je partage,
Car je réclame en tout une part d'héritage...

Mme DENIS.

Ils seront vos enfants...

VOLTAIRE, *avec émotion.*

L'espoir de leur bonheur
D'un bienfaisant rayon illumine mon cœur.
(*Prenant la main à chacun des deux jeunes gens.*)
Je sens renaître en moi la force et la jeunesse,
Car vous serez tous deux mes bâtons de vieillesse,
N'est-ce pas?
(*Il fait passer le marquis auprès de Mlle de Varicourt.*)

Mlle DE VARICOURT.

Oui, tous deux ici nous le jurons.

Mme DENIS, à Voltaire.

Pour charmer vos vieux jours nous nous réunirons.

VOLTAIRE, avec un peu d'ironie.

De tous les dévouements vous seule êtes capable.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, LAFLEUR, FORTUNÉ.

LAFLEUR, tenant Fortuné par l'oreille.

Enfin je l'ai trouvé ! voici le vrai coupable,
Celui qui dans ces lieux a tout mis en émoi.

VOLTAIRE (à Fortuné).

Ah ! drôle !

FORTUNÉ.

Allons, le tort retombera sur moi.
(A Voltaire, d'un ton suppliant)
Monsieur ! ..

VOLTAIRE, riant.

Je suis clément.

FORTUNÉ, à Mlle de Varicourt.

Et moi toujours concierge ?

Mlle DE VARICOURT.

Oui.

FORTUNÉ, avec joie.

Merci ! Mon patron, vous aurez un beau cierge.

FIN.

---

PARIS. - IMPR. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.